

Damien GAUER

NEPAL

CARNET DE VOYAGE 2015



On oublie rapidement les représentations en bronze ou en bois de Lord Ganesh avec sa tête d'éléphant et de Shiva et son lingam, pour voir flotter à tout va et claquant au vent les drapeaux de prières. Ces derniers semblent coloniser à la manière d'un gaz qui se reprend tous les espaces possibles ! Pas un col, pas un promontoire, pas un chorten, pas une stupa, pas un temple, pas un toit, pas un arbre, pas un pont, ne paraît être épargné par cette épidémie.

LES MARCHEURS
DU CAROUX

RANDONNEES DANS LE CAROUX ET L'HERAULT

David et Goliath on connaît tous cette histoire, mais il y a bien que dans les films américains que les gentils l'emportent sur les plus méchants, ou dans les contes que les plus petits battent les plus forts. Le 25 avril 2015 vers midi et le 12 mai 2015 à 9h48, deux tremblements de terre d'une magnitude de plus de sept frappaient le Népal tuant près de sept mille personnes, dévastant des régions entières, avalant les monuments archéologiques et historiques, détruisant les immeubles, réduisant à néant ce que les pauvres népalais avaient mis une vie à bâtir.... Je pensais trouver un pays anéanti par cette catastrophe surtout après la mousson qui ne leur aurait pas permis de rebondir, et à ma grande surprise tout avait l'air d'être rentré dans l'ordre. Peu d'immeubles réduits à un simple tas de cailloux, pas de routes éventrées, aucun trottoir encombré de gravas stockés là en désespoir de cause,

Pas vraiment de stigmates ou de plaies non cicatrisées Enfin en surface car très vite j'ai appris que depuis deux mois l'Inde imposait au Népal un embargo sur le gaz et depuis trois semaines un autre sur l'essence ? ! La raison est juste que le géant indien, se gargarisant d'être la plus grande "démocratie" au monde, n'accepte pas la première et démocratique constitution du Népal après l'abolition de la monarchie de cet ancien royaume. La lutte du pot de fer contre le pot de terre. Le seul tord du Népal est d'être placé entre deux supers puissances qui ont beaucoup de mal à cohabiter, à se supporter et ce tout petit pays de 147000 km² et de 27 millions d'habitants devient le jouet que deux enfants capricieux se disputent. Encore une fois, je ne comprends pas quelle est la place et le rôle de cette soit disant communauté internationale ? Et comme chantait Renaud :

J'crois qu'David et Goliath

Ça marchait encore

Qu'les plus p'tits pouvaient s'débattre

Sans être les plus morts !

Ainsi après ces deux cataclysmes naturels, ces embargos viennent aujourd'hui ébranler la société et l'économie népalaise mais absolument pas leur sourire légendaire.

En conséquence, pour ne pas me faire piéger par une situation qui semble bloquée, je décide de repartir du côté des Annapurnas !

L'avantage de ce trek, c'est la diversité de ses paysages, tandis que sa réelle difficulté réside dans les amplitudes thermiques. En effet, le départ s'effectue généralement à 800 m d'altitude. Sauf qu'à cette latitude, on se trouve dans des climats subtropicaux, ce qui implique des températures extrêmement chaudes de l'ordre de 40°C au soleil.

Mais plus on avance, plus on s'élève et plus les températures baissent pour virer aux ambiances polaires. Du -25°C le matin ! Une belle amplitude qui avoisine les 70 degrés Celsius en sept jours.

Mais si les températures évoluent, les visages, les croyances et les religions, l'agriculture, l'architecture et la nature ne restent pas immuables. Ainsi, plus on monte en altitude et plus on a l'impression de voyager d'un endroit du globe à un autre.

On passe de visages assez sombres à forte tendance indienne à des faciès typiquement tibétains.

On oublie rapidement les représentations en bronze ou en bois de Lord Ganesh avec sa tête d'éléphant et de Shiva et son lingam, pour voir flotter à tout va et claquant au vent les drapeaux de prières. Ces derniers semblent coloniser à la manière d'un gaz qui se reprend tous les espaces possibles ! Pas un col, pas un promontoire, pas un chorten, pas une stupa, pas un temple, pas un toit, pas un arbre, pas un pont, ne paraît être épargné par cette épidémie.

Et puis comme si ce n'était pas suffisant, on croise un peu partout des moulins à prières manuels ou mécaniques ainsi que des pierres gravées du fameux mantra :

"Om mani padme hum".

Sous ces latitudes subtropicales, les rizières dessinent ou épousent le relief et habillent l'espace de son vert intense et éblouissant. Les parcelles sont exploitées à leur maximum puisqu'on utilise même les murettes qui sont ornées de lentilles. Plante à faible rendement mais pourtant très présente dans la cuisine traditionnelle népalaise. Puis succédant au riz on trouve le millet rapidement détrôné par le maïs, les potirons avant d'arriver vers 3000 m au royaume du chou et de la patate. Autant vous dire que la variété des menus peut vite s'en faire ressentir.

Quant à l'architecture, on passe de cabanes en tôle à l'armature ligneuse, simplement différenciées du bidonville par le côté coloré des plaques, à de somptueuses bâtisses en pierre, pour finir dans des maisons tibétaines traditionnelles. Cubiques avec une cours intérieure, une échelle sculptée dans un tronc autorise l'accès à quelques chambres situées à l'étage. Du grand luxe, comparé à mon passage il y a 15 ans, où je ne me lavais pas afin de ne pas utiliser de bois pour chauffer inutilement de l'eau.

Aujourd'hui, eau chaude à volonté et sanitaires attachés aux chambres. L'histoire se répète juste pour l'eau puisqu'à présent produite à partir de la combustion de gaz, l'embargo me privait volontairement de douche chaude pour ne pas gaspiller ce précieux combustible nécessaire à la cuisine !

Enfin, Dame nature aussi opère sa mutation en fonction des étages que nous traversons. Je croise dans les rizières des insectes démesurés et aux couleurs vives, troublantes. Des sauterelles fan de Lady GAGA ou des mantes-religieuses presque aussi grosses que des chevreaux à vous faire des armées d'impuissants.

Dans la mesure du possible, j'essaie de prendre les sentiers que les autres randonneurs boudent ou ignorent. Pour le plaisir, je tente d'atteindre des pics qui se protègent de ma curiosité mal placée en boycottant l'irrigation de leurs pentes. Seul, face à une immensité déconcertante et inquiétante, un vide kafkaïen, un espace abyssal, je blottis mon nid éphémère sur un balcon humble et étriqué mais à l'abri du vent. Quatre bodhisattvas sous l'apparence de yacks veillent sur moi et mon campement. A tour de rôle, l'âme des tibétains plane au dessus de moi et m'apporte leur soutien dans mon entreprise audacieuse et insensée. Quand le doute m'envahit, un guide se

manifeste toujours sous une forme assez inattendue. L'odeur d'un mammifère, la couleur d'un oiseau, la caresse d'une brise, le craquement d'une branche, l'appel d'une rivière, le chant d'une flamme, la complainte d'une fleur, une banalité ou un petit signe anodin et dérisoire rassurant et qui illumine ma route dans un bain de lumière. A l'inverse d'Ulysse, je ne cherche



jamais à m'attacher à quelque chose afin de lutter contre d'éventuelles sirènes maléfiques, et insouciant j'accorde aveuglement ma confiance à ces détails futiles. Mes envies, mes capacités, ma volonté inébranlable, ma curiosité, mes ressources insoupçonnées, mon indépendance, mes faiblesses me guident sans raison apparente.

"Le chemin le plus facile n'est pas forcément le plus intéressant à suivre". Ce proverbe bouddhiste guide chacun de mes pas pendant que je psalmodie "Om mani padme hum", en tournant les moulins à prières que je croise sur mon chemin. Alors je souris, lève la tête, embrasse le ciel, caresse le soleil et sans effort avec mon pouce pré-ampteur, je vole un secret sur les sommets enneigés. A chaque empreinte que je laisse dans la poussière d'altitude, la folie et la transe qui m'envahissent me font perdre la raison et me permettent de profiter pleinement de ces instants insolites et éphémères.

Bizarrement, le pouvoir du moment présent est rapidement balayé par Bob l'Éponge, et mon état décline, s'empire. Je reste sans voix devant toute cette beauté qui m'aveugle. Devant chaque cascade, je me joins à la peine de la montagne qui semble inconsolable et qui pleure ce qu'elle a mis tant de temps à bâtir et que l'homme détruit en un battement de cil. Devant les villages de tibétains exilés, mon regard scrute le nord et bloque contre la barrière himalayenne d'où émane le martyre d'un exode douloureux et le supplice d'un déracinement forcé ! Devant chaque stupa, j'écoute un enseignement du Bouddha. Devant les arbres je consens à une transfusion sango-sèvine. Devant la sagesse et la sérénité des mongs, je m'incline humblement comme au passage d'un roi. Devant les yacks et les dris je philosophe et m'évade avec les vautours. Devant le sourire inébranlable des népalais, malgré une année maudite, je révisé mes plaintes, ma condition et les raisons futiles de mes dépressions. Alors j'inonde sincèrement l'univers de namaste respectueux en fermant les yeux, invitant mon front vers le sol que mes deux mains jointes respectueusement rencontrent en son centre.

Puis je pénètre silencieusement au nord du massif des Annapurnas à l'ambiance tibeto-alpine. Tantôt au Mustang, le royaume interdit du Népal, tantôt complètement immergé au Tibet (BOYCOTT "made in China"). L'ambiance y est franchement mystique et dire que je n'ai rien pris contre le palu ! Temple vieux de plus de 500 ans, villages isolés où le temps n'a aucune emprise, monastères perchés sur les parois rocheuses comme on accroche un tableau au mur, chortens et stupas installés comme des phares dans la tempête, murs, moulins et drapeaux auxquels le vent arrache les prières pour vous les susurrer à l'oreille, végétation rase entretenue par des armées de yacks, On laisse son esprit surfer sur les "Om mani padme hum" qui subissent les caprices des masses d'air.



Un chien aboie, une chouette hulule, un corbeau croasse, un chevreau pleure sa mère, une vache protège sa descendance, une carillon retentit, un gong sonne la puja, un charognard scinde l'éther en deux, les chocards se marrent, les tichodromes se chamaillent, les chevaux se cherchent, le clapotis de l'eau murmure, les cigales bâtissent, les torrents rivalisent, les cloches désorientent, ... Au milieu de cette répétition générale, les sommets des Annapurnas flirtant avec les 8000m s'imposent en chef d'orchestre, tentant d'harmoniser cette symphonie sauvage et grossière que j'accepte et écoute comme un requiem pour un vagabond.

Le soir venu, des armées de coton conquièrent successivement les vallées, les villages, les flancs, les sommets, le ciel, le soleil, la lumière, Des chimères éphémères chevauchent les moraines, des dragons temporaires s'accaparent les gompas et des fantômes transitoires volent tous les trésors amassés. Sans chercher à comprendre, seul les ténèbres chassent ces êtres maléfiques et effacent toutes traces de leurs méfaits.



Pour ce troisième tour des Annapurnas, le fait d'avoir une tente me permet de sortir des sentiers battus, mais surtout de passer cette fois par le lac du Tilicho. Je quitte donc la trame traditionnelle et pénètre dans une zone où notre présence ne semble pas souhaitée ? ! Mais à celui qui sait rester effacé, respectueux mais audacieux, l'espace reste accessible.

La météo se dégrade plus vite que je ne progresse vers mon but. Le vent me projette au visage les cailloux les plus légers. Les nuages dérobent le soleil et sa précieuse chaleur. Ces ténèbres diurnes me privent de toute estimation référentielle. Les perspectives se compromettent et s'inventent, tandis que le sentier s'élève en même temps que la vallée se rétrécit.

Et comme si les conditions climatiques ne suffisaient pas à freiner ma progression, le terrain se joint aux efforts du temps pour tenter de me faire faire demi-tour. Un glissement de terrain démesuré me barre la route et à pour mission d'affaiblir ma motivation. Des volutes brumeuses coiffent les demoiselles, noircissent leurs peaux et dénaturent leurs corps de lépreuses. Ce côté amorphe les rend menaçantes, angoissantes, prêtes à fondre sur moi au moment le plus opportun. Le sol qui me sert d'appui, n'est pas plus stable. Mou et indéfinissable ! Mais le moindre faux-pas est un aller simple pour un voyage au centre de la Terre. Chaque enjambée peut être la dernière, fatale. J'ai l'impression de jouer au poker avec ma vie. D'être en fin d'une soirée coûteuse, et qu'à chaque sursis, je mets sur le tapis, le reste de mon argent pensant faire le coup du siècle.

Comme je ne me laisse vraiment pas intimider par la fureur du ciel, ce dernier lâche subitement avec rage et acharnement son armée d'akène ! Le vent froid devient glacial et lui apporte son soutien logistique. Impassible, je poursuis ma traversée. Ma motivation inébranlable reste ma seule armure dans cette lutte inégale. Riposte futile, je lève les bras comme pour remercier le ciel de ce cadeau, je ris, je perds doucement la raison. Je rends hommage au vide qui m'enveloppe et je ne sais plus si c'est la joie ou la folie qui m'habillent ? Mais avec le profond sentiment de marcher dans le couloir d'un asile. Je perds le contrôle ! Trop de bonheur à gérer ! Les flocons essayent de m'agresser, mais je ne sens que leur caresse sur mon visage, alors qu'ils s'évaporent avant même d'avoir mouillé mes joues.

Ce matin, 1000 mètres me séparent encore d'un des lacs les plus élevés du monde : le Tilicho (4920m). Je le parcours en 2h30. Tous ces efforts endurés, toute cette souffrance acceptée, toute cette sueur versée juste pour caresser des yeux ce que mes pieds n'oseront un jour fouler. Devant ce décor majestueux, les mots manquent ou n'ont sûrement pas encore été inventés pour pouvoir exprimer ce que je ressens ! En tout cas, l'immensité nous renvoie immédiatement à notre condition de mortel.

Perle de saphir endormie reposant dans un écrin diamanté, le tout oublié sur une peau de chèvre bleue, ce joyau repose paisiblement, impassible au pied d'un mur de glace de plus de 10km de long, qui semble soutenir le ciel et diviser la Terre. J'ai rarement vu un endroit aussi beau. Les glaciers suspendus caricaturent les nuages qui les alimentent et plagient leur voracité avec succès. Ils ressemblent à des dragons descendant de la montagne et figés à jamais lors de leur dernière tentative d'invasion. Pourtant, ils ne sont ni endormis, ni morts. Fréquemment, on les entend gronder, protester sur leur sort, tenter de se dégager pour rompre le charme, essayer de se débattre pour briser ces coques de cristal qui les emprisonnent. Alors, dans quelques tentatives désespérées, ils arrivent à se délester de leur rage et de leur fureur de vivre en crachant leur fumée blanche vers le lac. Comme en 1942, aux portes de Stalingard, ils progressent lentement de manière imperceptible au visiteur transitoire que je suis. De reprendre la route m'est vraiment difficile tellement je suis subjugué par le paysage. Deux voies s'offrent à moi : une sous la gueule des chimères, plus courte et familière puisqu'elle me rappelle le Dhaulagiri, et une autre plus compliquée par un col difficile d'accès perché à 5320m.

Mais il ne me fallut pas tergiverser des heures pour prendre une décision judicieuse. Ne dit-on pas que les écrits restent et les paroles s'envolent, alors je repense au proverbe tibétain et laisse la montagne me donner son verdict sans appel possible ! En effet, mon choix fut orienté par deux monstrueuses avalanches venues du Tilicho peak juste au dessus de l'itinéraire envisageable. Un message à qui sait l'écouter, un avertissement ultime, une sommation dont la mélodie serait : passe ton chemin étranger, tu n'as rien à faire ici !

En bon élève, je ne me fais pas prier et file vers le col. La montée n'est pas aisée, mais elle permet de prendre de la hauteur pour embrasser l'ensemble des lieux. Je découvre et comprends ainsi l'histoire des environs. Il m'apparaît clairement que l'espace dans lequel j'évolue ressemble à une mer déchaînée de moraines figées par le froid. Ici pas de glace mais des tonnes de détritrus minéraux. Il y en a dans tous les sens, qui se croisent, se mélangent, fusionnent, énormes et fragiles. On devine le spectre des glaciers d'autrefois, dix fois plus nombreux, dix fois plus gros. Ceux-là même qui ont sculpté, modelé, façonné ce paysage magnifique et grandiose.

Je marche seul à 5300m d'altitude, étroitement surveillé par des dizaines de sommets à plus de 6000



m. Tout semble à portée de pieds mais la dimension et les perspectives fuyantes sont trompeuses. Toutes tentatives se soldent généralement par un échec car les distances s'allongent, monumentales, et le relief vous ferait presque apprécier d'être perdu sur le radeau de la méduse de T. GERICAULT. Cette solitude, dans cette immensité surfaite et dantesque ne m'effraie nullement. J'ai l'intime conviction que rien ne peut m'arriver. Et dans l'embarras du choix, je me choisis un emplacement pour établir mon campement. Petite proue d'une épaule à 5150m courtisant deux petits ruisseaux. Parfait pour éviter la fosse à froid. Loin des pentes qui vomissent leurs rocs indigestes, à l'abri des avalanches gourmandes en vies humaines. Et bien évidemment hors de portée physiquement des chutes de séracs qui rythment les heures de la nuit, interminables en altitude.

Je m'offre donc un petit balcon au dessus du lac du Tilicho et juste en face du pic du même nom. Dans la tente, il fait bon jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les montagnes. C'est à ce moment précis, qu'en un claquement de doigts, les températures chutent de près de 10 degrés C. La dégringolade est impressionnante et ne cesse que le lendemain quand les rayons de l'astre roi dardent de nouveau la terre. C'est sans effort qu'on atteint les moins 25°C dans la tente au petit matin !

La nuit, même en ayant superposé tous mes vêtements techniques, pour me glisser dans un sac en polaire avant de rentrer dans mon duvet protégé par une couverture de survie incrustée entre l'habitacle et le double toit, rien n'y fait ! Le froid sournois, vicieux, pervers, corrompu et amoureux s'invite malgré tout, se faufile malgré vous par la moindre faille de votre système défensif. Rapidement, les 37 degrés de mon corps ne font plus le poids et ne peuvent lutter contre les températures polaires. On a toujours l'impression de ne jamais s'endormir. On colle ses mains aux endroits les plus productifs du corps. Petit à petit, on remonte les genoux vers la tête. On ne desserre plus les jambes. On enroule sa tête en tentant d'atteindre les chevilles. On se recroqueville. On se hasarde à former une sphère parfaite. En vain !! Alors ce duvet chéri me fait régresser et devient un véritable utérus.

Après cette nuit de solitude universelle, je pars à l'abordage du col de Mesokanto (5140 m) au nord du lac du Tilicho. Le col ouvre une porte sur la vallée de la Kali Gandaki et le sud du Mustang. La vue est sans fin et donne le tournis, tant il y a de directions à scruter. Dans une sorte de rituel désespéré, en l'honneur et en souvenir des trois mousquetaires de 2012, je bâtis un petit cairn de quatre pierres juste en face du Dhaulagiri, du Tukucho, du Damphus peak (6012 m) et de la vallée cachée. Trois ans plus tôt, dans les mêmes dates, j'essayais une violente tempête de neige, coûtant la vie à trois personnes qui me suivait ! Aujourd'hui, un bleu azur immaculé arrose le cosmos, et ironie du sort ou entorse du destin, la suite ne semble, pourtant pas plus facile. Dans une combe où la pente est inclinée à 70°, les chutes de neiges des derniers jours ont lissé le relief, effaçant du même coup le simple spectre d'un semblant de sentier ! Pour compliquer l'affaire, les variations de températures ont transformé la neige en glace, glabre comme la



tête d'un moine ! Tout le monde bloque. Les népalais peu, voire pas équipés n'osent plus s'aventurer dans ce couloir de la mort assurée en cas de chute. L'exemple donné par un de leur confrère gravissant le col dans le sens inverse, a suffi, à tout un chacun, à avoir de bonnes raisons de ne pas continuer. Ça bouchonne au col. Ça bulle. Rien ne se décante. Comme un lion en cage, je tourne, arpente l'espace de long en large en quête d'un itinéraire miracle. Je m'impatiente, m'agace légèrement, me raisonne, réfléchis, et finalement prends une décision ! Au bout d'une heure d'une situation qui stagne, sans même avoir pris la peine de poser mon sac, je joue ma dernière carte, sors l'atout de ma manche, pose mon joker, cet outsider que personne ne possède, cet héritage de notre expédition autour du Dhaulagiri : mes crampons de glaciers ! !

Avec la peur au ventre, sachant que je n'ai pas le droit à l'erreur, ayant assimilé que le moindre faux-pas ne pardonne pas, j'amorce ma tentative de la dernière chance avant un repli vers le col de Thorung. Je gère l'appréhension et je canalise mes angoisses qui deviennent des stimuli d'attention. Je cristallise instantanément mes frayeurs en concentration pour dominer toutes ces émotions déroutantes et néfastes dans cette entreprise périlleuse où j'ai besoin de toutes mes facultés. Mes quatre appuis au sol, toutes griffes dehors, et pas rasé depuis 10 jours, je deviens un léopard des neiges, le fils caché de Wolverine

Ce qui me reste à faire à présent est essentiellement de la descente. En plus cette portion m'est connue puisque suite au trek de 2012, j'emprunte cet itinéraire pour la 4^{ème} fois. Les népalais préparent le festival de Dhasain, un équivalent de notre Noël occidental. On s'affaire de tous les côtés, on perçoit clairement une sorte d'effervescence. On nettoie, on peint les façades des maisons qui ont blanchi à la chaux, on décore les portes d'entrée et les seuils, on dépoussière les tambours, on retend les peaux des percussions avant de les tester pour le jour J, on repère les gens de la ville retournant dans leurs familles à leur démarche gauche car ils n'ont plus le pied aussi sûr que sur les trottoirs de Katmandou, on construit d'immenses balançoires en bambou, on aménage des espaces pour le sacrifice animalier, etc, ...



Dans ces mouvements de foule, on croise beaucoup de personnes tirant une chèvre, une poule dont le regard ne cache pas qu'il a fatalement compris ce qui l'attendait.

Marpha - Tukuche - Ghasa - Lete puis Tatopani si célèbres pour ces appréciables sources d'eaux chaudes. Un bain attendu et amplement mérité, délassant, apaisant, réparateur, D'une manière très solennelle, presque religieuse, dans un impénétrable et mystérieux soupis, j'immerge mon corps dans cette eau à

36°C. Le cérémonial que je m'invente, me rappelle les publicités pour Obao ou les savons Cléopatra, mais en moins sensuel vu l'état désastreux de mon anatomie lépreuse ! En effet mon corps est meurtri, mes trapèzes écrasés, mes pieds éclairés comme un sapin de Noël, mes jambes courbaturées, mes lèvres brûlées, la peau de mon visage craquelée comme celle d'un lézard roi. Malgré cet état de décrépitude, ma satisfaction est intacte, ma motivation entière, le sourire toujours accroché et mon esprit enfin libre. Et dire que j'ai réussi à éviter l'armée ! J'en arrive à me demander si ça valait vraiment le coup car on croirait que ça me manque ??

Comme je le disais : insatiable, je suis inarrêtable ! Je pourrais sortir à Beni mais comme toujours, l'envie de poursuivre est plus forte. Je décèle parfois une peur de regagner la ville et ses facilités mais où règnent bruits et pollution. Alors, je décide de continuer, et me rajoute en une journée 2000 mètres de dénivelés positifs pour rejoindre le village néphélophite sans charme de Ghorepani. Une randonnée de dingue qui eût finalement raison de mes envies les plus farfelues mais aussi de ma fatigue accumulée ! ! Direction donc Pokhara après une descente de plus de 3200 marches. En deux jours, on se tape le même dénivelé dans un sens puis dans l'autre pour revenir à une altitude sensiblement similaire. Après les forêts humides subtropicales, où les rhododendrons mystifient l'atmosphère, on regagne les rizières et leur agréable tendance à adoucir le relief. Je termine ce trek devant l'Arbre de vie qui accueille pléthore d'oiseaux et de papillons insoucians, aux formes assez inattendues et aux couleurs éclaboussantes. Les drapeaux de prières ont fondu comme neige au soleil et leurs teintes sont venues se noyer dans l'environnement. Le bleu court sur l'eau, le blanc contraste l'atmosphère, le rouge vole le feu, le vert meurt sur Terre et le jaune, le 5^{ème} élément, s'évapore comme l'éther.



Il y a tellement de mouvement autour de cet arbre qu'on croirait voir du pop-corn sauter dans tous les sens. A ses pieds, la rivière cristalline passe de veine de saphir à des bassins d'émeraude.

Puis, non sans un réel regret, je m'échoue sur le bitume pour ramer vers une terre urbanisée, conquise et souillée par l'homme. Ravagé et fatigué, j'apprécie malgré tout, l'ensemble du confort et de la farniente que je savoure comme le repos du guerrier amplement mérité.

Et comme à chaque fois, chemin faisant, mon itinéraire physique devient rapidement un véritable voyage intérieur, une profonde remise en question, qui s'aménage en boulevard à réponses. Un joyau spirituel ! Comme le shaman anime sa décoction de plantes grâce à ses chants devant des flammes orientales ondulantes, comme le « raideur » catalyse son extase pour triper devant des enceintes hypnotisantes, j'ai besoin de la marche en montagne pour trouver mon chemin astral et intérieur. Dans chacune de ces expériences, on passe d'abord par une vidange physique avant de pouvoir s'ouvrir à une sorte de purification psychique. L'endorphine que produit chaque pas, fait de moi un alchimiste mental et

transforme toutes mes peines en bien-être. Elle métamorphose mes souffrances en joie. Et à chaque enjambée, je m'offre un espoir, une chance, un chemin, un destin.

Cette alchimie permet d'avoir un autre regard sur mon environnement, qui paraît tout autant sensible à cette magie. Les papillons que je croise, cachent sur leurs ailes le secret de la voûte céleste, le plan d'accès au sacre Graal. Je les soupçonne même de protéger précieusement le secret de l'évolution entre leurs écailles. Les oiseaux rivalisent avec les orchestres symphoniques. Comme Bouddha, la végétation prend la terre à témoin. Je philosophe avec les animaux que je croise. La transe m'expatrie aux pays des merveilles.

Mais comme une ville a besoin d'un nom, comme un désert a besoin d'eau, comme la terre a besoin de soleil, comme l'homme préfère croire en n'importe quoi plutôt qu'à rien, comme le poisson a besoin d'une bicyclette, ... j'ai besoin de marcher. C'est pour moi une drogue à accoutumance mais dont je refuse toute cure de désintoxication ! Ils essayent de m'envoyer dans un Rehab mais moi je dis Non, non, non !

Chaque matin, je me laisse envahir sans résistance par cette douce amnésie intentionnelle qui gomme le supplice et les tortures de la veille ! Alors, comme un simple d'esprit ou un masochiste, je remets mon fardeau, ma coquille d'escargot, ma carapace de tortue sur le dos, et je repars avec le sourire ! !

Le tour des Annapurnas n'est qu'un concentré de bonheur même 15 après ! La diversité des paysages est tellement importante, qu'en peu de jours on traverse des ambiances diamétralement opposées, qui vous transportent de l'Inde au Tibet, par les couloirs de la Cappadoce. On flâne dans les Rocheuses canadiennes pour se réveiller dans le parc national du Joshua tree au sud est de la Californie. On brave les jungles thaïlandaises et birmanes pour s'échapper via les courbes des rizières balinaises. Grâce à des chemins suspendus entre la canopée et le ciel, on rivalise avec les anges fauves pour étreindre du regard un panorama que même les plus hauts sommets himalayens ne peuvent verrouiller. On chérit la vie. On embrasse le calme épicurien. On admire le cliché darwinien

d'une nature qui vire au noir et blanc quand Ra snobe notre lopin de terre. On se laisse bercer, manipuler volontairement par le murmure des prières volées ou perdues, qu'on se doit de laisser danser au vent, divaguer, tournoyer comme des hystériques, à la recherche du Dieu à qui elles sont adressées. Mais peut-on vraiment adresser une requête à Dieu avec une prière ? En conséquence, toutes ces invocations vagabondes, non réceptionnées, ne participent-elles pas au réchauffement climatique ?

Chemin faisant, j'essaye encore une fois, de minimiser l'impact de ma présence. Enfin, dans la mesure du possible, puisque la tâche n'est pas aisée et pleine de failles, irrémédiablement paradoxale. J'économise les combustibles qui se raréfient dramatiquement. Des restrictions draconiennes se dessinent tous les jours un peu plus inquiétantes ! ! Ainsi on refuse de gaspiller le gaz pour prendre une simple douche chaude. Pas facile passé les 2500m d'altitude, mais la raison impose le sens des priorités.

On mange local, même si le routinier dal bhat peut finir par devenir indigeste. Mais les histoires de Yin et



yang prennent du sens dans ce genre d'entreprise puisqu'il y a en effet un peu de positif dans ce négatif, une note d'espoir dans ces ténèbres, un peu de blanc dans le noir. Le deuxième effet Kiss cool, c'est que de manger du riz permet aussi de limiter ces passages aux watter closed et donc de ne pas utiliser de papier toilette, ni d'eau avec les chasses.

En ville et pour tout autre déplacement, on se cantonne uniquement aux transports en commun en boycottant (désolé pour eux) les taxis individuels. Un bon moyen de se fondre dans la masse car les bus dégueulent d'humains. Il y en a autant dessus que dedans ou sur les côtés. On rentabilise comme jamais, ce qui me permet d'effectuer bons nombres de mes déplacements sur le toit des bus ou la vue est un panoramique à 360°, les cheveux au vent, le visage giflé par les branches ! Record Guinness à mon retour de Pokhara avec onze personnes dans la simple cabine du conducteur dont deux sur le fauteuil du chauffeur.

On purifie son eau pour proscrire totalement l'achat des bouteilles en plastique véritable fléau écologique. A quand les récipients en amidon de pomme de terre ?

J'improvise des bûchers funéraires pour brûler mes déchets sachant pertinemment que même consciencieusement déposés dans une poubelle officielle, ils termineront leur vie au fond des océans via les rivières de l'Himalaya.

Le cœur lourd, en se convaincant du bien fondé de son geste, on refuse de donner aux enfants les friandises qu'ils vous demandent à votre passage. Ils lancent sur une sorte de mélodie connue : sweet, sweet !! Alors je me fais prendre au jeu et leur répond, presque en appuyant sur un buzzer virtuel : fanta Diallo et hurlant Alpha blondie ! J'ai bon ? Au diable mes principes à la con, ces règles de bonnes conduites dictées par les livres ! Il m'arrive de craquer face à deux marmots dépouillés d'une force ! Vous auriez vu leur regard quand ils ont reçu la barre de céréales que je leur tendais. Ils étaient heureux comme s'ils recevaient les clés de leur première voiture.

En conséquence, pour éviter même de laisser une empreinte sur le sol, je m'imagine imitant la farandole des prières pour me déplacer sur cette Terre si fragile. Tout semble fonctionner ici par antinomie. Le silence des cimes concurrence le hurlement de la rivière. Une solitude sereine émerge de la promiscuité morbide. La peur envahissante se nourrit d'une curiosité stimulante. C'est étrange d'être habité par des sentiments aussi contradictoires, mais ce melting-pot émotionnel est ma pierre philosophale, mon générateur énergétique, mon moteur !

Après douze jours de trekking, je m'octroie une pause bien méritée certes, mais surtout nécessaire, au bord du lac de Pokhara. Ensuite, Grand fan de Katmandou, je déambule sans but, simplement guidé par ma curiosité, dans les rues de la vieille cité déjà millénaire. Avatar du véhicule de Ganesh, je me faufile dans les ouvertures les plus étroites permettant d'accéder à des cours cachées, préservées qui offrent à chaque fois une lumière, une ambiance et une atmosphère exceptionnelle et remarquable. Loin du Katmandou version carte postale, on s'asperge de paillettes de réalité.

Comme passant à l'arrière d'un décor de cinéma bollywoodien, on assiste à un remake de "La petite maison dans la prairie" en plein cœur de ville.

Privilegié, on pénètre au plus mystérieux de la Cité interdite, écartant les rideaux des fumées d'encens pour accéder aux sculptures antiques de bouddha.

On ose se perdre dans les bas-fonds de Gotham City où des ordures pourrissantes pourraient devenir d'insolites et recherchées pièces de musée.

On s'immerge volontiers dans l'univers de Jeunet, entre "La cité des enfants perdus" et "Délicatessen".

Errant dans la rue, shootés à la colle et adossés sur ces briquettes rouges qu'une mousse verte radioactive colonise, on se fascine pour ces lumières oranges fantasmagoriques et énigmatiques.

On brave les couloirs du temps pour imaginer le Katmandou du Moyen Âge

On jouit d'une architecture séculaire qui tend à s'éteindre, ne pouvant lutter, ici aussi, contre des promoteurs avides et sans vergogne !

Alors, je quitte ces cloîtres ancestraux, sors la tête baissée implorant mon admission, pour me faire baptiser dans un bain de foule compact, impénétrable, bruyant et coloré. Je m'évanouie instantanément comme un fantôme, je me dilue immédiatement comme une larme dans l'océan, je rentre en symbiose avec l'ombre d'un temple, je deviens poussière pour m'élever,

N'oubliez jamais que là où il y a une volonté, on trouve toujours un chemin !

Le chemin le plus facile n'est pas le plus intéressant à suivre !

Arrivé en haut de la montagne, continue à t'élever !

Damien

